

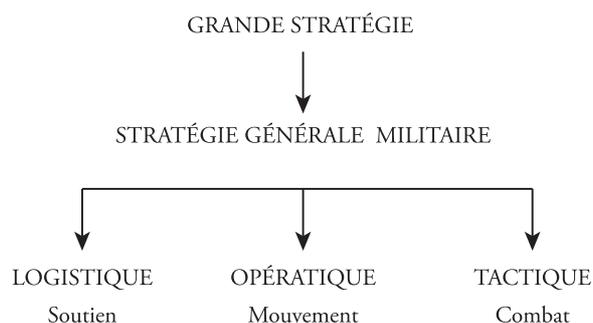
Chapitre premier

Définitions, principes et modèles

Le mot stratégie vient du substantif grec *stratos* (*στρατός* : armée) et du verbe *agein* (*άγειν* : mener, conduire, diriger, pousser en avant). Leur synthèse produit *stratēgos* (*στρατηγός* : général), puis *stratēgia* (*στρατηγία* : office de stratège, commandement d'une armée, art de commander). Le vocable *stratēgia* découle de la même racine que *stratēgēma* (*στρατήγημα*) qui a donné *stratagème*. Cependant, un *stratagème* ne consiste pas seulement en une ruse de guerre, c'est d'abord l'adroite manœuvre du général. Dans un monde de conflits, dominé par la violence, « la stratégie introduit l'action de l'intelligence. »¹

C'est Paul Joly de Maizeroy (1719-1780) qui, dans son livre *Théorie de la guerre*, publié en 1777, introduit les termes de « stratégie » et de « stratégique » dans la langue française. Pour Maizeroy, la conduite de la guerre est la science du général, nommée stratégie par les Grecs ; elle est fondée sur la tactique, mais elle la domine et elle appartient au génie.

La stratégie militaire ou stratégie générale se situe entre la grande stratégie d'une part, et la logistique, l'opérative et la tactique d'autre part. D'après le stratéguiste britannique Basil H. Liddell Hart, « Le rôle de la grande stratégie consiste en effet à coordonner et diriger toutes les ressources de la nation ou d'une coalition afin d'atteindre l'objet politique de la guerre, but défini par la politique fondamentale. »² Le Glossaire interarmées français de 1995 définit la stratégie générale comme « création, déploiement et emploi de moyens en vue d'atteindre, dans un domaine donné, les objectifs de la stratégie globale », ou grande stratégie.³



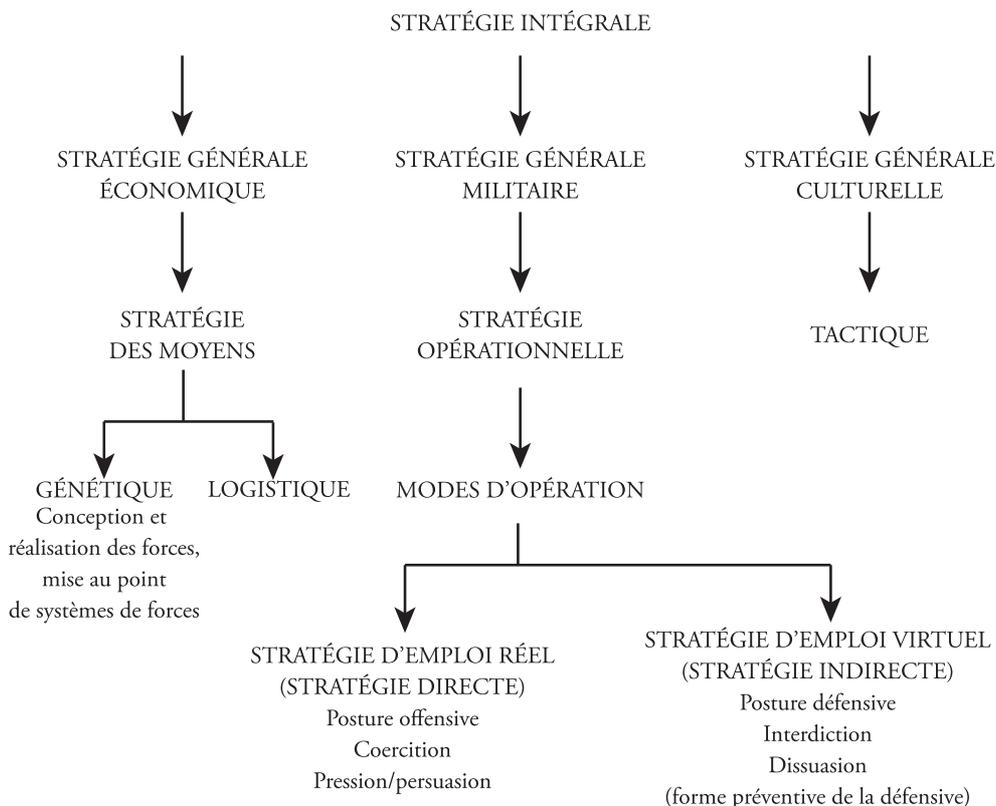
-
1. Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, Economica, 1999, p. 54.
 2. Basil H. Liddell Hart, *Stratégie*, Perrin, 1999, p. 394.
 3. H. Coutau-Bégarie, *Ibid.*, p. 111.

La logistique est l'« ensemble des activités contribuant à la mise en œuvre, au déroulement et à la prolongation des opérations militaires. »¹

L'opératique est « l'art de planifier et de conduire les opérations sur un théâtre [géographique] en vue d'atteindre un objectif stratégique. »² L'opératique est fondée sur le mouvement.

La tactique est l'« art d'utiliser les forces en vue de réaliser sur l'adversaire des effets, physiques ou psychologiques, conformes aux objectifs définis par la stratégie. »³

Les stratégies, selon le général Lucien POIRIER



Source : *Stratégie théorique II*, Economica, 1987, p. 113-134.

I. Définitions

Joly de Maizeroy avait retrouvé le mot de stratégie. Les auteurs des XIX^e et XX^e siècles vont le définir. Leurs essais montrent à la fois l'évolution du concept de stratégie et la difficulté à saisir ce Protée. Napoléon lui-même n'emploie pas le mot de stratégie avant Sainte-Hélène, mais l'expression de « hautes parties de la guerre » dont

1. François Géré, *Dictionnaire de la pensée stratégique*, Larousse, 2000, p. 160.

2. *Ibid.*, p. 201.

3. *Ibid.*, p. 266 ; tactique vient du grec τακτική (*taktikè*), art de ranger, de faire manœuvrer les troupes.

la connaissance « ne s'acquiert que par l'expérience et par l'étude des guerres et des batailles des grands capitaines. » (*Anthologie*, p. 787)

A. XIX^e siècle

L'archiduc Charles de Habsbourg (1771-1847), l'un des adversaires le plus redoutables de la France révolutionnaire et impériale, considère, contrairement à l'opinion commune, la stratégie comme une science et la tactique comme un art. La stratégie choisit le moment de la bataille :

« *La stratégie est la science de la guerre.* Elle établit le plan, elle englobe et détermine la marche des entreprises militaires ; elle est à proprement parler la science du commandant en chef. [...] La tactique enseigne la manière dont les projets stratégiques doivent être réalisés ; elle est l'art indispensable à celui qui conduit des troupes. [...] Les projets stratégiques décident de l'issue heureuse ou malheureuse d'une opération organique, d'une campagne, de toute une guerre. Ils déterminent le *moment* de la bataille ; ils la préparent par les combinaisons les plus favorables ; ils définissent par avance les résultats de la victoire et assignent leurs limites à des événements contraires. Ils peuvent être détruits par des fautes tactiques [...] mais plus souvent encore ils corrigent les désavantages engendrés par des maladresses tactiques. » *Principes de la stratégie*, 1813.¹

Pour son contemporain Jomini, dans le *Précis de l'art de la guerre*, la stratégie relève du domaine de l'art, sinon de celui de la poésie. Jomini souligne bien ce qui est l'essentiel pour les stratèges du XIX^e siècle, la maîtrise du temps et de l'espace, ces formes *a priori* de la sensibilité selon Kant. La stratégie prépare en effet le moment et le lieu du choc décisif :

« La stratégie, [...] est l'art d'amener la plus grande partie des forces d'une armée sur le point le plus important du théâtre de la guerre, ou d'une zone d'*opérations*.

La tactique est l'art d'utiliser ces masses sur le point où des marches bien combinées les auront rendues présentes ; c'est-à-dire l'art de les mettre en action au *moment* et au *point décisif* du champ de bataille sur lequel le *choc* définitif doit avoir lieu [...] »

« Les opérations les plus brillantes semblent appartenir bien plus au domaine de la poésie qu'à celui des sciences exactes : la cause en est simple, c'est que *la guerre est un drame passionné* et nullement une opération mathématique. »²

En décembre 1818, Napoléon, qui connaît le *Traité des grandes opérations militaires* de Jomini, vient de lire les *Principes de la stratégie* de l'archiduc Charles d'Autriche, traduits en français à Paris cette même année. Il donne alors son sentiment sur les définitions formulées par ces deux auteurs et livre aussi les siennes :

« L'ouvrage de stratégie du prince Charles [...] m'a beaucoup intéressé [...] je ne comprends guère ce que l'archiduc veut dire : la distinction de la stratégie et de la tactique, de la science et de l'art de la guerre. Ces définitions sont mauvaises. Celles que Jomini donne dans une note sont meilleures, quoique encore médiocres. La stratégie, dit-il, est l'art de faire mouvoir les troupes, la tactique, l'art de les engager. Il

1. Jean-Jacques Langendorf, *Faire la guerre : Antoine-Henri Jomini, vol. 2*, Genève, Georg Éditeur, p. 186-188.

2. Antoine-Henri Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, Perrin, 2001, p. 288 ; p. 198.

vaudrait mieux dire : la stratégie est l'art des plans de campagne et la tactique, l'art des batailles. »¹

Clausewitz, ce théologien de la guerre selon Raymond Aron, élève la question de la stratégie à l'objet et à la conduite de la guerre ; il définit la stratégie comme « la combinaison des différents combats qui composent la guerre en vue d'atteindre le but de la campagne et celui de la guerre. »² « La stratégie, écrit-il dans le *Traité*, est l'usage de l'engagement aux fins [politiques] de la guerre. Elle doit donc fixer à l'ensemble de l'acte de guerre un but qui corresponde à l'objet [militaire] de la guerre. C'est-à-dire qu'elle établit le plan de guerre et fixe en fonction du but en question une série d'actions propres à y conduire ; elle élabore donc les plans des différentes campagnes et organise les différents engagements de celles-ci. » (*DG*, III, 1, p. 181)

L'art de la guerre, selon Clausewitz, exige un savoir-faire dans la conduite du conflit :

« Au sens strict, l'art de la guerre est donc l'art de savoir se servir au combat de moyens déterminés, et nous ne saurions mieux le désigner qu'en le nommant *conduite de la guerre*. [...] »

La conduite de la guerre est donc l'ordonnance et la conduite du combat. Si le combat consistait en une seule action, toute division supplémentaire n'aurait aucun sens. Mais le combat consiste en un plus ou moins grand nombre d'actions distinctes qui forment un tout et que l'on appelle engagements, [...], et qui constituent des unités nouvelles. C'est cela qui a donné naissance à cette activité tout à fait différente qui consiste à *ordonner et diriger* ces engagements distincts, puis à les *coordonner* entre eux en vue de la guerre. L'une a été appelée la *tactique*, l'autre la *stratégie*. » (*DG*, II, 1, p. 118)

Moltke fut un disciple de Clausewitz ; la *stratégie* montre, pense-t-il, « la meilleure voie qui conduit à la bataille ; elle dit *où* et *quand* on doit se battre, tandis que la *tactique* dit comment il faut se servir des différentes armes dans le combat, c'est-à-dire *comment* on doit se battre. » « La stratégie assure à la tactique les moyens de combattre et rend la victoire vraisemblable, en dirigeant les armées et en les concentrant sur le champ de bataille. D'autre part, elle s'approprie encore le succès de chaque combat et l'utilise pour édifier de nouveaux projets. Devant la victoire tactique se taisent les prétentions de la stratégie, qui doit savoir s'adapter à la situation nouvellement créée. »

La stratégie est un système d'expédients. Elle est plus qu'une science : elle est la transmission du savoir dans la vie pratique, le perfectionnement de la pensée capable de modifier l'idée directrice primitive conformément aux situations sans cesse modifiées, c'est l'art d'agir sous la pression des circonstances les plus difficiles. » Helmuth von Moltke, *Mémoire de l'année 1871* : « *Sur la stratégie*. » (*Anthologie*, p. 936)

Ainsi, pour la plupart des penseurs militaires du XIX^e siècle, la stratégie peut se définir comme l'art de conduire la guerre en choisissant bien le temps et le lieu du combat décisif. Clausewitz, le philosophe de la guerre, se situe au-delà de cette définition.

1. Bruno Colson, *Napoléon. De la guerre*, Perrin, 2011, p. 104-105.

2. Carl von Clausewitz, *Principes fondamentaux de la conduite de la guerre*, 1812, Mille et une nuits, 2006, p. 45.

B. XX^e siècle

1. France

Selon le maréchal Foch, qui cite volontiers la définition de Moltke, « la stratégie n'est qu'une affaire de *caractère* et de *bon sens* ; pour arriver sur le terrain avec cette double faculté, il faut l'avoir développée par l'exercice, il faut avoir fait ses *humanités militaires, étudié et résolu des cas concrets.* »¹ Il ajoute une formule essentielle, qui a été reprise par le général Beaufre : « Si la guerre, prise au point de vue le plus élevé, est une lutte de deux volontés plus ou moins puissantes et éclairées, la justesse des décisions s'inspire toujours des mêmes considérations que dans le passé ; les mêmes fautes se reproduisent amenant les mêmes échecs ; l'art se puise aux mêmes sources. »² Ainsi, comme Napoléon, Foch met l'accent sur le facteur moral et, comme Clausewitz, il attribue une importance décisive à la montée aux extrêmes de deux volontés. Il estime enfin qu'il y a des invariants puisés dans l'étude du passé, invariants qui peuvent être à la source des succès comme des échecs.

En 1925, dans une conférence prononcée à l'École de guerre, le capitaine Charles de Gaulle définit l'opératique et la stratégie comme suit : « *Les opérations* sur chaque théâtre ont pour objet la destruction des forces organisées de l'ennemi. Elles sont exclusivement du ressort du commandement. [...] ce commandement fixe sa stratégie, c'est-à-dire qu'il fixe le *temps* et le *lieu* où il livrera bataille, la *forme* qu'il compte donner à la bataille et les *mouvements* de personnel et de matériel avant et pendant la bataille. »³ Cette définition, comme on le voit, est très proche de celle de Moltke et de Clausewitz ; elle ne néglige ni l'opératique, ni la logistique comme facteurs subordonnés de la stratégie.

Dans *l'Introduction à la stratégie*, en 1963, le général Beaufre donne d'abord une définition synthétique de cette discipline : « l'art de faire concourir la *force* à atteindre les buts de la politique. » Mais cette définition ne lui convient pas, car il la trouve à la fois trop étroite et trop englobante par rapport à l'art militaire, car elle inclut aussi la tactique et la logistique.

« Qu'est-elle donc, se demande-t-il, si elle ne se situe ni sur le plan des choses matérielles, ni sur le plan de la politique ?

Je crois que l'essence de la stratégie gît dans le jeu abstrait qui résulte, comme l'a dit Foch, de l'opposition de deux volontés. C'est *l'art* qui permet, indépendamment de toute technique, de dominer les problèmes que pose en soi tout duel, pour permettre justement d'employer les techniques avec le maximum d'efficacité. C'est donc l'art de la dialectique des forces ou encore plus exactement *l'art de la dialectique des volontés* employant la force pour résoudre leur conflit. »⁴ La guerre considérée comme un duel, n'est-ce pas là aussi une référence à la définition donnée par Clausewitz ?

1. Ferdinand Foch, *Des principes de la guerre*, 1903, Economica, 2007, p. 17.

2. Ferdinand Foch, *De la conduite de la guerre*, Préface de la 1^{re} édition, 1904, Economica, 2000, p. 6.

3. Charles de Gaulle, *Lettres, Notes et Carnets. 1919-juin 1940*, Plon, 1980, p. 235-236.

4. André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, 1^{re} édition A. Colin, 1963, 2^e édition Hachette Littératures, 1998, 192 p., coll. « Pluriel », p. 33-34.

Plus récemment en France, le général Lucien Poirier a publié plusieurs articles fondamentaux, réunis sous le titre de *Stratégie théorique*, où il insiste sur l'importance du milieu conflictuel dans lequel se développe la pensée stratégique.

« La stratégie générale est *l'art* de combiner la totalité des moyens dont dispose le pouvoir politique pour atteindre les buts qu'il a définis. »¹

« Penser stratégiquement ; c'est-à-dire, [utiliser] les catégories spécifiques de l'entendement appliqué à l'action collective finalisée, conçue et développée en milieu conflictuel. »² Le « concept de *stratégie générale militaire* » couvre « tous les modes, formes et styles de l'action conçue, préparée, calculée et développée *en milieu conflictuel* en manœuvrant les forces de la violence d'État. »³

Enfin Hervé Coutau-Bégarie, qui fut directeur du cours de stratégie au Collège interarmées de défense, redevenu l'École de guerre le 20 janvier 2011, définit la stratégie comme « la *dialectique des intelligences*, dans un milieu conflictuel, fondée sur l'utilisation ou la menace d'utilisation de moyens violents à des fins politiques.» (1999, p. 71)

2. Grande-Bretagne

Du côté des stratégestes britanniques, on trouve évidemment Sir Basil Liddell Hart, d'ailleurs lié d'amitié avec André Beaufre et Lucien Poirier. Il met à juste titre la stratégie dans la perspective de la paix qui doit clore le conflit.

La stratégie, dit-il, est l' « *art de distribuer et de mettre en œuvre les moyens militaires pour accomplir les fins de la politique*. Car la stratégie ne traite pas simplement des mouvements des armées [...] mais également de leurs effets. [...]

De même que la tactique est une application de la stratégie à un niveau inférieur, la stratégie est une application de la "grande stratégie" à un niveau moins élevé. Pratiquement synonyme de la politique qui guide la conduite de la guerre, mais distincte de la politique plus fondamentale qui doit déterminer son objet, l'expression "grande stratégie" sert à exprimer l'idée de "politique en cours d'exécution". [...]

Si l'horizon de la stratégie est borné par la guerre, la grande stratégie regarde au-delà de la guerre, vers la paix qui doit lui succéder. »⁴

Le stratège anglais Bernard Montgomery, vicomte d'Alamein et lecteur de Liddell Hart, considère de façon classique que : « La *stratégie* est l'art de disposer et d'utiliser les moyens militaires, tels que les forces armées et leurs approvisionnements, pour atteindre le but de la politique. [...] la stratégie est l'art de conduire la guerre, la tactique, l'art de combattre. »⁵ Pour lui, apparemment, la question de la paix se situe au-delà du domaine réservé de la stratégie.

1. Lucien Poirier, *Stratégie théorique II*, p. 115, citant l'Instruction Provisoire sur l'emploi des Forces Armées (IPFA) de 1959. Il ajoute, p.117, « *la stratégie générale militaire est la science et l'art de la manœuvre des forces de violence physique - les forces armées - pour les faire concourir au succès de la stratégie intégrale chargée d'accomplir les fins de la politique générale.* »

2. Lucien Poirier, « Introduction » à *Stratégie*, de B.H. Liddell Hart, p. 29.

3. Lucien Poirier, *Stratégie théorique II*, Economica, 1987, p. 222.

4. B.H. Liddell Hart, *Stratégie*, Perrin, 1998, p. 394-395.

5. Bernard Montgomery, *Histoire de la guerre*, Éditions France-Empire, 1970, p. 15.

3. États-Unis

Le politologue américain Edward Mead Earle, dans la continuité de la pensée de Liddell Hart, a dirigé en 1943 un célèbre traité de stratégie. Dans la préface de cet ouvrage, il prend en compte la notion d'intérêts vitaux, capitale dans la stratégie de dissuasion nucléaire, et celle de « grande stratégie », qui mobilise toutes les ressources d'une nation pour la défense de ces intérêts vitaux :

« La stratégie est l'art de contrôler et d'utiliser les ressources d'une nation – ou d'une coalition de nations – y compris ses forces armées, afin de veiller à ce que ses intérêts vitaux soient effectivement promus et assurés contre des ennemis réels, potentiels, ou simplement présomptifs. La plus haute forme de stratégie – parfois baptisée grande stratégie – est celle qui intègre les politiques et les armements de la nation de telle sorte que le recours soit ou bien rendu inutile, ou bien entrepris avec le maximum de chances de victoire. »¹

Selon les stratèges officiels américains, la stratégie, c'est « *L'art et la science* de développer et d'utiliser les forces politiques, économiques, psychologiques et militaires, en temps de paix comme en temps de guerre, dans le sens d'un soutien maximal aux orientations nationales, afin d'accroître les probabilités de la victoire et ses conséquences favorables et de réduire les risques d'une défaite. » (État-major interarmées des États-Unis, *Dictionary of United States Military Terms for Joint Usage*, 1964, p. 135.)²

4. URSS

Le maréchal soviétique Vassili Sokolovski raisonne dans le cadre de l'idéologie marxiste-léniniste, fondée sur la lutte des classes comme moteur de l'histoire et l'anéantissement de l'ennemi de classe comme fin de l'histoire. Il estime que : « La stratégie militaire est un *système de connaissances scientifiques* relatives aux lois de la guerre, telles qu'elles s'appliquent dans les conflits armés, menés au nom d'intérêts de classes définis. La stratégie – sur la base de l'expérience militaire, des conditions politiques et militaires, du potentiel économique et moral d'un pays, des nouveaux moyens de combat, des prétentions et du potentiel de l'ennemi probable – étudie les conditions et la nature du futur conflit, les méthodes de sa préparation et de sa conduite, les fonctions des forces armées et les fondements de leur utilisation stratégique, aussi bien que les fondements techniques et matériels du soutien et du commandement de la guerre et des forces armées. Dans le même temps, la stratégie est le domaine de l'activité pratique de la direction supérieure politique et militaire, du commandement suprême et du haut quartier général, ce domaine relève de *l'art* de préparer un pays et ses forces armées à la guerre et de la diriger. » (Harriet Fast Scott, éd., *Soviet Military Strategy*, 1975, p. 16.)³

Ainsi, le XIX^e siècle met en valeur les notions de temps et d'espace pour préparer et accomplir le choc décisif, et le XX^e siècle l'intelligence et la volonté pour la défense des

1. E. M. Earle, *Makers of Modern Strategy*, Princeton, 1943, p. VIII, cité par Christian Malis, *Raymond Aron et le débat stratégique française, 1930-1966*, Economica, 2005, p. 178.

2. Edward N. Luttwak, *Le grand livre de la stratégie*, Odile Jacob, 2002, p. 360.

3. *Ibid.*, p. 360-361.

intérêts vitaux par la force, afin d'aboutir à une paix équitable, sous la haute direction du pouvoir politique.

C. Formule générale

Il convient maintenant de commenter la formule générale proposée par Jean-Baptiste Duroselle et complétée par Hervé Coutau-Bégarie, « la stratégie, c'est la méthode de pensée, l'opération intellectuelle qui consiste à déterminer l'action en fonction de quatre variables : les buts, les moyens, les risques et les circonstances. »¹ Cette formule se rapproche de la réflexion de Clausewitz sur le but de guerre, les efforts à fournir et l'importance des circonstances : « un jugement sur une guerre menaçante, sur le but qu'elle peut avoir et sur les moyens qu'elle exige, ne peut être formé qu'après un examen général de toutes les circonstances [...] » (*DG*, VIII, 3, p. 679)

1. Les buts

Les buts, ou objectifs, se répartissent selon des degrés complémentaires. Les *fins politiques* (les buts de guerre, c'est-à-dire les conditions de paix) diffèrent des *objectifs stratégiques* (la victoire militaire, qui rend possible l'établissement de la paix).

Clausewitz distingue le *Zweck* (but) politique et le *Ziel* (objectif) militaire. Il pose ainsi le problème de la nature de la guerre. Si le but est vital, il justifie les risques et les coûts. Si le but est limité, il faut ne lui attribuer que des moyens proportionnés. « *Le plan de guerre englobe l'acte de guerre tout entier, qui grâce à lui devient une opération unique, dotée d'un but ultime où se nouent tous les objectifs particuliers. Aucune guerre ne débute, ou du moins ne devrait débiter, [...], sans que l'on ait trouvé une réponse à la question : que cherche-t-on à atteindre par et dans la guerre ?* » (*DG*, VIII, 2, p. 671) Ce que l'on cherche à atteindre *par* la guerre est le but politique, et ce qui est visé *dans* la guerre est l'objectif militaire.

Le stratéguiste maritime britannique Julian Corbett, qui s'inspire de Clausewitz, classe les buts stratégiques en objets ultimes ou finaux, visés par la stratégie générale, et en objets premiers ou immédiats, qui concernent la stratégie opérationnelle.

2. Les moyens

Le but et l'objectif prescrivent « le cours entier de la guerre » et déterminent « l'étendue des moyens et la mesure de l'énergie à développer, » dit Clausewitz. Ces moyens comprennent la *génétique* (conception et réalisation des forces, mise au point de systèmes de forces) et la *logistique* (transport des hommes, du matériel et du ravitaillement). Mais au-dessus de ces moyens matériels indispensables, il faut aussi placer l'intelligence et la volonté, ou encore le coup d'œil et l'esprit de décision, selon les termes de Clausewitz.

Choisir des moyens dépend non seulement des ressources des États mais aussi des fins ou des enjeux qu'ils se proposent. « L'objectif politique [...] doit s'adapter à la

1. Jean-Baptiste Duroselle, « Sur la nécessité d'enseigner l'histoire de la stratégie », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1968, p. 236 ; Hervé Coutau-Bégarie, *Ibid.*, 1999, p. 286-289.